

INTRODUCTION

Dans un paysage médiatique saturé par un foisonnement d'interventions qui se déclament écologistes, il est aujourd'hui difficile de s'y repérer. Et il est d'autant plus malaisé, par conséquent, de mesurer tant l'intérêt que la portée, que les dissensions internes qui traversent la nébuleuse écologiste particulièrement riche. Il est donc urgent d'en clarifier les principales théories, afin de mesurer au plus juste les politiques publiques qui pourraient ensuite en découler. Il faut tout d'abord prendre soin de dissocier l'*écologie* de l'*écologisme*.

L'*écologie* constitue une discipline scientifique qui étudie les interactions réciproques entre un ou des êtres vivants et leur environnement. L'*écologue* en est le praticien, dans les universités et centres de recherche.

L'*écologisme*, pour sa part, revêt un caractère beaucoup plus subjectif. En effet, il tire des préceptes philosophiques, moraux, politiques des leçons qui émergent de cette discipline. L'*écologiste* en est le théoricien, le militant.

Il importe ensuite de se garder d'envisager l'*écologisme* de façon univoque et homogène. Car cette nébuleuse est elle-même traversée par des théories aux postulats parfois différents, qui débouchent donc sur des conséquences parfois opposées. De la perception et de la définition imparties initialement ; à la nature ; à la vie ; à l'environnement ; au développement ; à l'homme ; à la personne ; à la terre, etc. pourront découler des solutions complètement différentes.

La parution en 1992 – sous l'égide de l'historien africain Joseph Ki-Zerbo (1922-2006) – d'un impressionnant recueil de textes évoquant les *Compagnons du soleil. Anthologie de grands textes de l'humanité sur les rapports entre l'homme et la nature* a opportunément rappelé que l'Occident n'avait pas le moins du monde la primeur de ces interrogations. Néanmoins, on ne peut qu'être frappé par l'origine très massivement occidentale des interrogations soulevées dans ce livre. Un fait l'explique. Si l'effondrement écologique a pu – il y a longtemps – faire disparaître quelques cités, c'est aujourd'hui le *mode occidental de vie* qui bouscule brutalement jusqu'à la viabilité de la terre elle-même. C'est donc tout logiquement de cette sphère occidentale qu'ont également émergé les premières alertes les plus informées sur la question et sous la plume de ceux à qui l'opportunité de s'instruire et d'écrire avait été offerte, des hommes blancs diplômés. À défaut d'avoir été brutalement confrontés à ces problèmes, à défaut d'avoir pu aisément avoir accès à l'arène publique ou à défaut tout simplement d'avoir eu le temps de s'y consacrer, intellectuels du Sud et femmes du monde entier n'ont ainsi traité de cette question qu'incidemment. Pourtant, en Occident même, bon nombre d'ethnologues appellent de longue date à un décentrement instructif. Et l'irruption d'interrogations venues du Sud illustre que la page de l'histoire écologiste est loin d'être définitivement écrite. Mais pour en comprendre les controverses actuelles, il faut d'abord revenir sur la genèse et l'évolution de ses principales théories.

La scansion en trois parties de l'épopée écologiste peut incontestablement prêter le flanc à la critique, dans la mesure où elle recèle indéniablement une part d'arbitraire. Elle n'en offre pas moins une grille de lecture qui clarifie les enjeux.

L'homme, une note discordante dans le concert du monde vivant

Le souci même de l'écologie a constitué dans un premier temps comme une provocation dans un contexte progressiste triomphant. Il paraissait en effet évident que le sens du progrès éloigne toujours davantage l'homme de la nature, à son plus grand profit. Mais alors que la perspective d'un avenir radieux devait s'ouvrir au genre humain sous l'effet conjugué des avancées de la « civilisation » et des progrès scientifiques, quelques voix dissonantes s'autorisèrent à la marge à ébrécher ce postulat rassurant, en trouvant en définitive plus de quiétude dans une nature virginale alors honnie que sous le préau bien agencé d'une construction humaine. Les chemins personnels qui y menèrent furent tout aussi déconcertants. Aux États-Unis, c'est un fin lettré fermement attaché à la liberté individuelle – **Thoreau** – qui amorça ce pas de coté, en retrouvant ainsi les intuitions de Rousseau, tandis que l'avocat **Gandhi**, échaudé par la prétention britannique, redécouvrait pour sa part les mérites d'une vie communautaire indienne traditionnelle et spirituelle, moins arrogante et par conséquent plus respectueuse de toute vie sur terre. Bien vite en effet, il fut évident que cette dernière avait été un peu rapidement évacuée par des philosophies outrageusement anthropocentriques.

D'autres démarches scientifiques ou philosophiques ne tardèrent pas à soulever des problèmes similaires. Ça et là, ce qui était autrefois perçu comme une manifestation de la toute-puissance de l'homme, prétendant au rang de *maître et possesseur de la nature*, est désormais vu comme l'expression gratuite d'une volonté de puissance désordonnée vectrice de saccages.

En Suisse, on vit un naturaliste – **Robert Hainard** – rappeler que le monde naturel constitue lui aussi *un monde*

plein en plaidant par conséquent pour son respect, tout en ne disconvenant pas des mérites de la civilisation. Mais en Allemagne, un savant populaire parfois controversé, **Ernst Haeckel**, avait pour sa part déjà fermement établi que le monde humain et le monde naturel se retrouvent *de facto* dans le même monde de la vie, dont il faut par conséquent respecter les lois. Spinoza l'avait inspiré. La philosophie du Norvégien **Arne Naess** – la fameuse *deep ecology* – n'est pas sans rappeler cette démarche. Loin du naturalisme qui plaide pour le respect de deux pôles complémentaires, Naess œuvrait indistinctement – dans le sillage de Gandhi – pour le respect de toute forme de vie sur terre, en convenant sur le tard privilégier tout de même la vie humaine. Avec les Allemands **Hans Jonas** et **Günther Anders** – l'un et l'autre d'origine juive donc percutés par les événements tragiques du ^{xx}e siècle – l'enjeu s'avère plus dramatique. Face au déchaînement désordonné des forces humaines, il leur importait surtout de rappeler sévèrement l'homme à sa *responsabilité*, au moins à sa lucidité. Tout comme Haeckel et Naess, Jonas en trouvait le ressort dans une forme de monisme philosophique, l'homme étant invité à se réaligner prestement sur la logique du monde vivant. Une solution qui effrayait Anders, qui se rappelait pour sa part de la déclinaison funeste que le nazisme avait effectuée de la biologie dans le champ politique. Mais l'idée d'une communauté de vie propre à l'ensemble du monde vivant perdure, l'anthropologie et l'ethnologie le prouvent. C'est ainsi que maints anthropologues – comme **Claude Lévi-Strauss** ou **Philippe Descola** – en convinrent. Et en témoignèrent en se rapprochant de l'écologisme. Avec emphase et non sans provocation, un chercheur « indépendant » – **James Lovelock** – était même allé jusqu'à évoquer « Gaïa » pour

décrire cette fine couche du globe favorable à la vie, où tous les êtres sont donc étroitement solidaires et tenus de le rester. Dans tous ces cas de figure, l'image d'un homme triomphant est donc sérieusement écornée et son prométhéisme ridiculisé.

L'homme, un animal politique aux ambitions contrariées

L'incrimination argumentée de la tradition anthropocentrique – et par conséquent du genre humain dans sa globalité – n'a pourtant pas convaincu tout le monde. Aux yeux de certain(e)s intellectuel(le)s, c'est bien davantage une modalité particulière de son rapport au monde qui mérite d'être interrogée voire incriminée. Une façon d'être au monde perçue comme masculine, qui ajoute bruits et fureurs au souci plus discret de préserver le monde auquel veillent avec abnégation et sans trompettes les femmes. Pour l'Indienne **Vandana Shiva**, formée aux sciences dures et familière de la culture occidentale, il importe de ne pas oublier que la femme est première créatrice, que son activité quotidienne illustre à quel point le monde vivant tout entier repose sur son sens de l'entraide, de la globalité, du tout, dans une approche aux antipodes d'un cartésianisme tout aussi tranchant que réductionniste. C'est d'une telle culture *écoféministe* que viendra le salut. Sans présenter une telle ampleur théorique, la Française **Françoise d'Eaubonne** en était aussi convaincue. Chantre précoce de l'écoféminisme, elle incriminait pour sa part de façon entière et frontale la gent masculine, accusée de dominer indistinctement femme et nature. Mais un tel paradigme a parfois indisposé, dans le camp même du féminisme, rétif à embrasser une telle approche aux relents essentialistes. Du reste, l'écologie elle-même a plus qu'amendé l'approche tranchante qu'empruntait un temps une

science réductionniste, segmentant le réel jusqu'à ses plus petits éléments.

De longue date, des chercheurs ont en effet mis en évidence la *complexité* du réel, dont les interactions chevauchent l'ancienne opposition naturaliste entre nature et culture. Ainsi le genre humain a-t-il progressivement pu prendre acte de son appartenance à la grande communauté biotique, de tous les êtres vivants. Mais le genre humain ne s'est pas montré pour autant globalement soucieux de veiller à sa viabilité comme l'illustre la multiplication de ses impairs. Dans les années 1960, le temps des lanceurs d'alerte avait sonné. Aux États-Unis, la journaliste scientifique **Rachel Carson** réussira à se faire la brillante porte-parole et vulgarisatrice des thèses écologiques, alors que tant d'autres peinaient jusqu'alors à pérenniser leurs messages. Tandis que des *Amis de la Terre* fans de la *Wilderness* américaine investiront sous peu l'espace public.

La porte était désormais ouverte qui laissera s'engouffrer une écologie *politique*, comme a pu y appeler le biologiste et écologue américain Barry Commoner. Toutefois, tout n'était pas encore réglé dans le champ scientifique. Il avait encore fallu à Commoner battre en brèche une forme de malthusianisme latent, craignant une submersion démographique mondiale. Le *flower power* des *seventies* a parfois recouvert ce long cheminement, ces rudes débats scientifiques. Mais les coulisses dirigeantes bruissaient depuis un moment déjà d'interrogations écologiques.

Par-delà Est et Ouest, en deçà du communisme et du capitalisme, la Terre est une. L'agenda politique mondial l'illustre désormais. En 1972, un premier sommet mondial est organisé à Stockholm autour de l'environnement, qui mêle soucis écologiques et revendications politiques. En 1992, ces efforts trouveront leur couronnement dans

un mémorable sommet organisé à Rio. Avec le « développement soutenable » ou « durable » promu en 1987, la commission mondiale animée par la Norvégienne **Gro Harlem Brundtland** a réussi à convaincre le monde entier qu'il faut désormais intégrer toujours la variable environnementale aux politiques publiques. Des efforts seront déployés et promus mondialement, dussent-ils être parfois tempérés voire entravés par des revendications de justice sociale.

En France, une évolution similaire se manifeste à bas bruit depuis les années 1960. Dans le champ intellectuel, certains reviennent échaudés de leurs illusions communistes et découvrent que le monde est plus « complexe » que ne l'avait suggéré le matérialisme historique. C'est l'heure d'**Edgar Morin**, qui initie la gauche aux rudiments du systémisme, de la cybernétique et de l'écologie. En l'invitant au fil du temps à abandonner sa déraisonnable ambition de gouverner verticalement le monde au profit d'une *gouvernance* plus horizontale et tempérée. Dans des cercles plus convenus, un essayiste brillant (mais parfois controversé) comme **Bertrand de Jouvenel** fait – comme Tocqueville un siècle plus tôt – découvrir aux Français les avanies *de la démocratie* productiviste *en Amérique* pour les inciter à mieux en conjurer ultérieurement les travers en France. Il faut envisager des « futurs possibles ». On s'y intéresse dans les parages d'une technocratie férue de planification, aux débuts de la V^e République. Un grand patron italien influent, Aurelio Peccei, s'y montre même sensible au point de doubler la démarche par le biais d'un Club fondé à Rome. Le fameux « rapport **Meadows** » pointant les limites à la croissance en résultera. Vite instrumentalisé (un rapport soutenu par le patronat et l'Europe prônant l'austérité !), il réussit toutefois, malgré

ses maladresses, à imposer la thématique écologique au niveau européen. D'autres sommités plus médiatiques œuvrent, en France, dans le même sens, en confortant ainsi indirectement les multiples actions associatives qui essaient sur tout le territoire. Dans les années 1970, le fameux commandant **Cousteau** passé maître dans l'art de dévoiler les mystères du *monde du silence* – l'océan, la mer – donne une tournure plus offensive à ses propos, passionnant jusqu'aux États-Unis. Il faut protéger les océans pour continuer à vivre. Enfin, un jeune reporter iconoclaste et autodidacte mais télégénique, en reprendra le flambeau à la fin des années 1980. Passionné par la vie sauvage et les contrées exotiques dont il fait avec admiration état dans ses reportages, **Nicolas Hulot** relatera pour sa part les inquiétudes écologiques qui l'assaillent, jusqu'à convaincre le président de la République Jacques Chirac de s'engager pour l'écologie.

Les multiples chemins de l'écologie politique

L'écologie politique n'a pas été un long fleuve tranquille. En France, l'organisation précipitée de l'élection présidentielle de 1974 a poussé les premiers écologistes à solliciter dans l'urgence quelques personnalités singulières, dont un agronome tiers-mondiste fraîchement écologiste, pour porter leurs couleurs à cette occasion. Resté très socialiste, **René Dumont** réussira à fédérer cahin-caha des milieux très attachés à défendre la nature et l'environnement tout en y joignant des milieux libertaires post-soixante-huitards. Son volontarisme politique très affirmé, sa volonté de conjuguer fermement justice sociale et respect des équilibres de la planète dans une perspective universelle ont imprimé dans l'opinion publique, sans néanmoins se traduire électoralement. Il en est resté l'idée

diffuse d'une écologie fortement ancrée à gauche. D'impressionnantes théories écologistes ont conforté cette impression.

Revenu échaudé du sang et des larmes de l'Europe de la Deuxième Guerre mondiale, le psychosociologue d'origine roumaine **Serge Moscovici** a formulé une véritable philosophie politique écologiste, dont l'ampleur reste impressionnante. En s'appuyant sur moult travaux anthropologiques, éthologique, écologiques... Moscovici a démontré que l'humanité a toujours vécu *dans* la nature, n'en déplaise aux philosophes du sujet qui s'acharnent à vouloir l'en arracher au prix d'une multiplication de contraintes et d'interdits. Ainsi, l'homme a toujours choisi son état de nature, qu'il a modifié au fil du temps. Jamais il n'y eut d'ordre naturel intangible. Aussi interdits, codes et bornes s'avèrent-ils privés de légitimité. L'homme doit pouvoir *jouir sans entraves, ici et maintenant* comme le proclamèrent quelques années plus tôt des slogans du joli mois de mai. Minorités culturelles, artistiques, politiques, sexuelles... sont au cœur de cette écologie politique respectueuse et garante des différences. Avec l'historien-géographe français **Bernard Charbonneau**, la perspective est également libertaire, même si sa philosophie prend fond sur une autre vision du monde. Car pour Charbonneau, nature et culture s'opposent en effet. Et l'homme se manifeste en tension entre les deux pôles, comme Proudhon l'avait déjà relevé. Mais comme Rousseau l'avait mieux encore perçu deux siècles plus tôt, la culture asphyxie parfois l'homme, aussi est-il urgent de se ressourcer à la nature. C'est donc dans une reconquête de la *vie quotidienne*, à échelle humaine (foyer, village, régions...) et souvent dans une configuration rurale, dans une perspective fédérale, que l'homme pourra à nouveau manifes-

ter concrètement sa liberté. Dans cette quête de liberté concrète, Charbonneau n'était pas seul. Son ami **Jacques Ellul**, universitaire juriste renommé, n'en finissait plus de son côté de pointer l'emprise de la technique sur le monde humain. Mais lui pensait qu'un recours à la transcendance libérerait l'homme... Le Suisse et protestant **Denis de Rougemont** avait également accompagné dans les années 1930 ces premières esquisses d'une écologie politique avant la lettre. Quelques décennies plus tard, il plaidera avec panache pour une Europe des régions, dont la dimension théologique n'est pas non plus complètement absente, face à l'orgueil de l'État-Nation porté à laminer le réel.

Avec **Ivan Illich**, d'origine autrichienne mais polyglotte décapant et voyageur impénitent, l'écologie politique amorce au tout début des années 1970 un rapprochement encore plus marqué avec la théologie catholique, qu'il a longtemps professée. En dépit des apparences, il y est maintenant moins question d'affirmer la souveraine liberté de l'individu que d'affirmer une quête de *convivialité* d'inspiration communautaire. Face à un monde constitué de mégamachines, de bureaucraties, d'usines impersonnelles, il faut retrouver une marge concrète d'autonomie à l'intérieur de cercles de vie familiers. Sa postérité sera ébouriffante. À gauche, un André Gorz en propose une déclinaison libertaire, tandis qu'à droite Olivier Rey s'en emparera bien plus tard pour déplorer un monde qui outrepassa ses limites. Dans le champ de l'économie, Jean-Pierre Dupuy – avec qui il a travaillé – s'en saisit pour mettre en évidence les phénomènes de contre-productivité de maintes institutions censées améliorer le sort de l'homme. Dans le champ de l'économie du développement, Illich inspire les contempteurs d'un mode occidental de vie, qui lamine les modes traditionnels mais convi-

viaux de vivre-ensemble. Serge Latouche s'en nourrira avec profit.

Appels à l'humilité, au respect de la Terre, de ses différentes composantes... il n'en fallait guère plus pour alimenter dès lors une critique roborative du monde moderne au nom de mobiles ouvertement religieux. Si un texte controversé d'un historien américain (L. White) a pu un moment désarçonner en voyant dans la Bible l'origine du prométhéisme de l'homme moderne, d'autres ont vite rappelé de leur côté que la biosphère doit surtout être perçue comme la Création de Dieu, dont toutes les créations doivent par conséquent être respectées. L'homme n'est pas souverain, il n'est que le gardien de ce don divin. Le **pape François** en proposera – après bien d'autres – une théorie ambitieuse dans son encyclique de 2015, invitant l'homme à louer Dieu pour sa bonté. Mais tant d'efforts n'ont pas convaincu tout le monde. Aux marges de l'écologie politique dominante, certains restent persuadés que – religieux ou pas – le monde actuel a fait fausse route. Pour l'écologiste franco-britannique **Edward Goldsmith**, il faut par conséquent rompre conséquemment avec le monde moderne pour retrouver à nouveau la sagesse des peuples premiers.